

Dark Divine

L'édition originale de cette œuvre est parue
sous le titre de *The Dark Divine*,
aux éditions Egmont USA, 443 Park Avenue South, Suite 806,
New York, NY 10016.

© Bree Despain, 2010
Tous droits réservés.

© 2010, Éditions De La Martinière Jeunesse,
une marque de la Martinière Groupe, Paris

ISBN : 978-2-7324-4186-3
Retrouvez toutes nos parutions sur
www.lamartinieregroupe.com
et www.lamartinierejeunesse.fr

Bree Despain

Dark Divine

Traduit de l'anglais (États-Unis)
Par Sabine Boulongne

La Martinière **j.**
FICTION

Bree Despain a commencé par écrire et mettre en scène des pièces jouées par des jeunes des quartiers difficiles de Philadelphie et de New York. Elle vit actuellement à Salt Lake City, avec son mari, ses deux jeunes fils, et son précieux enregistreur vidéo numérique.

Pour Brick,
Parce qu'un jour, il y a des années,
tu as rapporté un ordinateur portable
à la maison en me disant :
« Tu as intérêt à te mettre à écrire. »
Je t'aimerai toujours.
Bree

Sacrifice

*J'avais la bouche pleine de sang.
Du feu coulait dans mes veines. J'étouffai un hurlement.
La lame d'argent glissa. Le choix m'appartenait.
Je suis la vie ou la mort. Le salut, la destruction.
Ange ou démon.
Je suis grâce.
Je plonge le couteau.
Ceci est mon sacrifice.
Je suis le monstre.*

1

L'enfant prodigue

Après le déjeuner

« Grace ! Il faut absolument que tu voies le nouveau. »

April m'avait rattrapée d'un bond dans le couloir des premières. Parfois elle me faisait penser au cocker que j'avais avant. Elle était du genre à trembler d'excitation pour un rien.

« Super sexy ? »

Je faillis lâcher mon sac à dos. Insupportables, ces casiers à combinaison !

« Non, non. Il craint à mort ! Il s'est fait jeter de ses deux derniers bahuts, et Brett Johnson dit qu'il est en liberté conditionnelle. » April sourit. « D'ailleurs, tout le monde sait que c'est Jude le mec le plus sexy », conclut-elle en m'enfonçant son coude dans les côtes.

Cette fois je lâchai mon sac à dos, et le contenu de ma boîte de pastels se répandit à mes pieds.

« Je ne peux pas le savoir, bougonnai-je en me penchant pour ramasser mes pastels cassés. Jude est mon frère, je te rappelle. »

April leva les yeux au ciel.

« Il t'a bien demandé de mes nouvelles, à midi ?

– Ouais, dis-je en triant mes débris de crayons. Il a dit : “Comment va April ?” J’ai répondu : “Ça va”, après quoi il m’a donné la moitié de son sandwich à la dinde. »

Si April avait une once de déloyauté en elle, je me serais demandé si, comme la moitié des filles de l’école, elle n’était pas mon amie dans l’unique but de se rapprocher de mon frère.

« Dépêche ! lança-t-elle en jetant un œil par-dessus son épaule.

– Tu pourrais m’aider, répondis-je en agitant un pastel tronqué. Je viens de les acheter. »

April s’accroupit pour cueillir un bâtonnet bleu.

« Pourquoi tu as pris ça ? Je croyais que tu travaillais au fusain.

– J’arrive pas à obtenir ce que je veux avec. »

Je lui repris le pastel et le replaçai dans la boîte.

« Je vais recommencer mon dessin, ajoutai-je.

– Mais on doit le rendre demain.

– Je peux pas le rendre tant qu’il n’est pas comme il faut.

– Je ne le trouve pas si mal, répondit April. D’ailleurs, le nouveau a l’air de bien l’aimer.

– Quoi ? »

April se redressa brusquement et me prit par le bras.

« Viens. Il faut que tu voies ça. »

Elle m'entraîna vers la salle d'arts plastiques.

« Tu es tellement bizarre », dis-je en me cramponnant à ma boîte de pastels.

April éclata de rire et hâta le pas.

« La voilà ! » s'exclama Lynn Bishop au moment où nous débouchions dans le couloir.

Un groupe d'étudiants s'agglutinait devant la classe. Ils s'écartèrent à notre approche. Jenny Wilson me jeta un coup d'œil et chuchota quelque chose à l'oreille de Lynn.

« Qu'est-ce qui se passe ? demandai-je.

– Ça ! » répondit April, et elle pointa le doigt.

Je me figeai en dévisageant le type. Il outrepassait largement les limites imposées par le code vestimentaire de Holy Trinity avec son T-shirt Wolfsbane plein de trous et son jean miteux, tout râpé aux genoux. Ses cheveux hirsutes, teints en noir, lui cachaient le visage. Il tenait une grande feuille de papier dans ses mains très blanches. Mon dessin au fusain, en l'occurrence, et il était assis à ma place.

Je me dirigeai vers lui à grands pas, laissant le groupe de curieux derrière moi.

« Excuse-moi. C'est ma place.

– Tu dois être Grace alors », dit-il sans relever la tête.

Quelque chose dans sa voix rocailleuse fit se dresser les poils de mes avant-bras. Je reculai.

« Comment tu connais mon prénom ? »

Il désigna l'étiquette scotchée au pot à crayons que j'avais laissé sur la table.

« Grace Divine, ironisa-t-il. Tes parents doivent avoir un truc avec Dieu. Je parie que ton père est pasteur.

– Oui. Mais en quoi ça te regarde ? »

Il brandit le dessin.

« Grace Divine. Ils doivent attendre de grandes choses de toi.

– Absolument. Maintenant dégage.

– Pas terrible, ce crobard. Ces branches, là, ça va pas du tout, et ce nœud dans le tronc devrait être orienté vers le haut, pas vers le bas. »

Il prit un crayon et esquissa quelques lignes sur le papier.

Son audace me hérissa, mais surtout j'étais sidérée par la facilité avec laquelle il enchevêtrait des traits noirs tour à tour fins et épais pour engendrer des branches d'un réalisme saisissant. L'arbre qui m'avait tourmentée toute la semaine prenait vie sous mes yeux. Du tranchant de son petit doigt, il ombragea le tronc – un procédé formellement interdit dans la classe de Barlow –, mais cet estompage grossier donnait un rendu fidèle de l'écorce. Je le regardai assombrir le dessous des branches, puis il rectifia le nœud. Comment pouvait-il savoir à quoi ce nœud ressemblait ?

« Arrête ! m'écriai-je. C'est mon dessin. Rends-le-moi. »

Je tentai de récupérer ma feuille, mais il la tira vers lui.

« Rends-le-moi, bon sang !

– Embrasse-moi. »

J'entendis April glapir.

« Quoi ? »

Il se pencha sur mon croquis, le visage toujours obscurci par sa tignasse, mais je vis une pierre noire en pendentif glisser hors de son col.

« Embrasse-moi et je te le rends. »

J'attrapai la main qui tenait le crayon.

« Tu te prends pour qui, à la fin ?

– Tu ne m'as pas reconnu, hein ? » fit-il alors en écartant ses cheveux.

Il avait les joues creuses et pâles, mais ce furent ses yeux qui m'arrachèrent un cri. Ces yeux sombres que j'avais baptisés « mares profondes ».

« Daniel ? »

Je lâchai aussitôt sa main. Le crayon tinta sur la table. Un million de questions se bousculaient dans ma tête.

« Jude sait que tu es là ? »

Il enveloppa la pierre noire dans sa main. Ses lèvres s'entrouvrirent comme s'il allait dire quelque chose.

À cet instant, M. Barlow s'approcha de nous, les bras croisés sur son torse puissant.

« Je vous ai demandé de vous présenter au bureau du CPE avant d'intégrer cette classe, dit-il à Daniel. Si vous n'êtes pas capable de respecter le règlement, jeune homme, vous n'avez peut-être pas votre place ici.

– J’y allais », répondit Daniel en repoussant sa chaise, puis il passa devant moi, le dos voûté, ses cheveux teints masquant son regard. « À plus, Gracie ! »

Je regardai le dessin qu’il avait laissé. Les traits noirs s’entremêlaient pour former la silhouette d’un arbre solitaire que je connais bien. Je me faufilai à la hâte devant M. Barlow et le groupe d’étudiants restés sur le seuil.

« Daniel ! » criai-je.

Mais le couloir était vide.

Il avait le don de disparaître. C’est même ce qu’il faisait de mieux.

Dîner

J’écoutais les fourchettes et les couteaux cliqueter contre la porcelaine des assiettes, redoutant le moment où ce serait mon tour de me soumettre au rituel quotidien de la famille Divine, quand surgissait l’incontournable question : « Alors, qu’est-ce que tu as fait aujourd’hui ? »

Papa se lança le premier. Il était tout excité par la collecte organisée par la paroisse. Un changement agréable pour lui, à l’évidence. Ces dernières semaines, il avait passé tellement de temps terré dans son bureau à étudier que Jude et moi plaisantions en disant qu’il devait inventer une nouvelle religion. Ensuite maman nous parla du nouvel interne dans son service à la clinique, avant de nous signaler qu’à la garderie, Baby

James avait appris les mots *petits pois, pomme et tortue*. Charity dit qu'elle avait eu un A à son contrôle de SVT.

« La plupart de mes amis vont donner des vestes pour la collecte », annonça Jude quand il eut fini de couper le steak haché de James en petits morceaux.

Cela ne me surprit pas. Certaines personnes à Rose Crest prétendaient que la générosité de mon frère n'était qu'une façade. Ils avaient tort. Qui d'autre renoncerait à la liberté relative offerte par la terminale pour suivre un enseignement individualisé à la paroisse trois après-midi par semaine ? Et qui refuserait d'intégrer l'équipe de hockey de la fac avec ses copains par crainte de faire mal à un autre joueur ? Pas toujours facile d'être sa petite sœur, mais ne pas aimer Jude était presque impossible.

J'appréhendais l'effet que ma nouvelle lui ferait.

« C'est super, commenta papa.

– Ouais, répondit Jude en souriant. Hier, j'ai dit à tous mes potes que je donnais une veste et je les ai encouragés à en faire autant.

– Laquelle vas-tu donner ? demanda maman.

– La rouge.

– Ta North Face ? Mais elle est pratiquement neuve.

– Parce que je l'ai à peine mise ces trois dernières années. Je trouve égoïste de la garder dans mon placard alors que quelqu'un pourrait en avoir l'usage.

– Il a raison, intervint papa. Nous avons besoin d'habits de bonne qualité. On n'est pas encore à

Thanksgiving et on nous prédit déjà des records de froid cet hiver.

– Génial ! » s'exclama Charity.

Maman ronchonna. Elle n'avait jamais compris pourquoi les habitants du Minnesota appréciaient tellement les grands froids.

J'étais en train de touiller ma purée de pommes de terre avec ma fourchette quand papa se tourna vers moi et me posa la question tant redoutée :

« Je te trouve bien silencieuse ce soir, Grace. Comment s'est passée ta journée ? »

Je posai ma fourchette. Le morceau de viande que j'avais englouti prit un goût de polystyrène.

« J'ai vu Daniel aujourd'hui. »

Maman, qui s'efforçait d'empêcher James d'expédier sa nourriture à l'autre bout de la table, releva brusquement la tête. Une lueur qui disait *On ne prononce pas ce nom sous notre toit* passa dans son regard.

Chez nous, on parlait d'à peu près tout pendant les repas : de la mort, des filles mères, de politique, voire de l'injustice religieuse au Soudan, mais il y avait un sujet que l'on n'abordait jamais : Daniel.

Papa s'essuya la bouche avec sa serviette.

« Grace et Jude, j'aurais besoin de vous deux à la paroisse demain après-midi. Notre collecte a suscité un grand enthousiasme. Je n'arrive même plus à entrer dans mon bureau, il est rempli de boîtes de maïs. »

Il gloussa.

Je me raclai la gorge.

« Je lui ai parlé. »

La voix de papa s'enroua, il s'étrangla presque.

« Wouah ! s'exclama Charity, sa fourchette en apesanteur entre son assiette et sa bouche. Question révélations, tu fais fort, Grace ! »

Jude recula sa chaise.

« Puis-je sortir de table ? » demanda-t-il en posant sa serviette.

Et, sans attendre la réponse, il quitta la pièce. Je jetai un coup d'œil en direction de maman.

Regarde ce que tu as fait, semblaient me dire ses yeux.

« Petits pois ! » brailla James, et il m'en jeta une poignée à la figure.

« Je suis désolée », chuchotai-je en sortant de table à mon tour.

Plus tard

Je trouvai Jude assis sur le perron, enveloppé dans la couverture bleue du canapé. Son souffle produisait des petits nuages blancs devant son visage.

« Il fait un froid de gueux, Jude. Tu devrais rentrer.

– Ça va. »

Je savais qu'il n'en était rien. Peu de choses perturbaient mon frère. Il n'aimait pas que certaines filles de l'école disent des choses cruelles et prétendent ensuite qu'elles plaisaient. Il avait horreur des blasphèmes et ne tolérait pas que l'on affirme que les Minnesota Wilds ne remporteraient jamais la Stanley Cup. Mais il

ne s'emportait jamais quand il voyait rouge. Il s'abîmait dans le silence et se repliait sur lui-même.

Je me frottai les bras pour me réchauffer avant de m'asseoir sur les marches à ses côtés.

« Je suis désolée d'avoir parlé à Daniel. Je ne voulais pas te mettre en colère. »

Jude massa les cicatrices parallèles qui barraient le dos de sa main gauche. C'était un geste qu'il faisait souvent. Je me demandais même s'il en était conscient.

« Je ne suis pas en colère, finit-il par répondre. Je suis inquiet.

– Pour Daniel ?

– Pour toi. »

Jude plongea son regard dans le mien. Nous avons le même nez romain, des cheveux brun foncé l'un et l'autre, mais la similitude de nos yeux violets me donnait toujours des frissons – et tout particulièrement à cet instant, quand je vis la souffrance qui perçait dans son regard.

« Je sais ce que tu éprouves pour lui...

– Ce que j'éprouvais. Il y a plus de trois ans de ça. J'étais une gamine.

– Tu es toujours une gamine. »

J'avais envie de faire une remarque narquoise, du style *Toi aussi t'es un gamin*, vu qu'il avait à peine un an de plus que moi. Mais il n'avait pas dit ça méchamment. Je voulais juste qu'il se rende compte que j'allais avoir dix-sept ans ; cela faisait presque un an que je conduisais et que je sortais avec des garçons.

De l'air froid s'insinuait à travers mon pull en coton fin. J'allais rentrer quand Jude prit ma main dans la sienne.

« Gracie, tu veux bien me faire une promesse ?

– Quoi ?

– Si tu revois Daniel, jure-moi de ne pas lui parler.

– Mais...

– Écoute-moi. Il est dangereux. Il a beaucoup changé. Il faut que tu me promettes de rester à l'écart. »

J'enroulai mes doigts dans la frange de la couverture.

« Je suis sérieux, Grace. Tu dois me le promettre.

– Bon, d'accord. Entendu. »

Jude me pressa la main et regarda au loin. On aurait dit qu'il fixait un point à un million de kilomètres de là, mais je savais qu'il contemplait le vieux noyer – celui que je m'étais efforcée de dessiner en arts plastiques –, qui séparait notre jardin de celui du voisin. Je me demandais s'il repensait à cette nuit, trois ans plus tôt, où j'avais vu Daniel, où nous avions tous vu Daniel pour la dernière fois.

« Que s'est-il passé ? » murmurai-je.

Il y avait bien longtemps que je n'avais plus eu le courage de lui poser cette question. Ma famille faisait comme si de rien n'était. Mais comment justifier que Charity et moi ayons été envoyées trois semaines chez nos grands-parents à l'époque ? Et comment expliquer la fine cicatrice blanche au-dessus de l'œil gauche de mon frère, comme celles qu'il avait sur la main ? Si

vraiment ce n'était rien, pourquoi la famille faisait-elle l'impasse sur cette nuit-là ?

« On ne doit pas médire des morts, marmonna Jude.

– Daniel n'est pas mort, protestai-je.

– Pour moi, il l'est », riposta mon frère, impassible.

Je ne l'avais jamais entendu parler comme ça.

J'aspirai une goulée d'air froid et le dévisageai en regrettant de ne pas lire dans ses pensées au-delà de son regard de pierre.

« Tu peux tout me dire, tu le sais ?

– Non, Gracie. Ce n'est vraiment pas possible. »

Ses mots me piquèrent au vif. Je dégageai ma main, ne sachant pas comment réagir autrement.

Jude se leva.

« Laisse tomber », conclut-il à mi-voix en m'enveloppant dans la couverture.

Il monta l'escalier et j'entendis la moustiquaire de la porte se fermer. La lueur bleutée de la télévision vacillait dans la fenêtre du salon.

Un gros chien noir traversa la rue déserte. Il s'arrêta sous le noyer et se tourna vers moi, la langue pendante. Son regard fixe brillait d'un éclat bleuté. Je me recroquevillai dans un frisson et levai les yeux vers la cime de l'arbre.

Il avait neigé avant Halloween, mais quelques jours plus tard il ne restait rien. La neige ne reviendrait probablement pas avant Noël. Tout le jardin, d'un jaune brunâtre, était comme brûlé, hormis le noyer qui

Composition : Nord Compo

Dépôt légal : juin 2010
Achevé d'imprimé en mai 2010
sur les presses de Normandie Roto
Impression en France

Conforme à la loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse.

